

# Pour les clochers de France

Autor(en): **Coppée, Françoise**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 60

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-256843>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS  
et communications  
S'adresser  
à la rédaction du

# LE PAYS

Pays du dimanche  
à  
Porrentruy  
—  
TELEPHONE

## DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

### Pour les clochers de France

Est-ce parce que les églises sont menacées, en ce temps mauvais ? Mais je suis hanté par cette strophe de Théophile Gautier :

Je n'ai jamais rien lu de Wordsworth, le poète  
Dont parle lord Byron d'un ton si plein de fiel,  
Qu'un seul vers ; le voici, car je l'ai dans la tête :  
— Clochers silencieux montrant du doigt le ciel.

Oui, depuis de longs siècles, ils sont là, les clochers de France, immobiles dans la pieuse attitude qui inspira une si heureuse image à ce poète oublié.

Sveltes ou trapus, élégants ou rustiques, ciselés comme des orfèvreries ou grossièrement maçonnés et couverts d'un humble toit de tuiles ou d'ardoises, tous ils nous font le même signe solennel, ils nous montrent obscurément le mystérieux infini, ils nous invitent à penser à Dieu.

Oui, tous ! La flèche vertigineuse de la cathédrale, au sommet de laquelle se déchirent les nuages d'automne, bas et rapides, que chasse le vent d'ouest, aussi bien que la pauvre tourelle du village, dont le coq de fonte brille au soleil de l'arrière-saison.

Ce sont de vieux Français, les clochers, ce sont des témoins vénérables de notre passé. Ils savent que, dans la lente formation de notre âme nationale, la foi chrétienne fut pareille au ciment qui rend encore si solides les antiques murailles de nos églises.

Dans le groupe scolaire récemment bâti non loin d'eux, dans l'édifice rival et tout battant neuf, ils n'ignorent pas qu'on enseigne que le monde s'est fait tout seul, que

l'homme guidé par la seule raison, va devenir demain plus heureux et meilleur et que, délivré du souci de son âme immortelle et sans crainte d'être jugé dans une autre vie, il saura vaincre ses passions et sacrifier ses intérêts plus et mieux qu'auparavant. Les bons clochers ne sont pas dupes de ces chimères. C'est l'atavisme chrétien — ils n'en doutent jamais — c'est la morale évangélique, héréditairement transmise de générations en générations, qui conservent encore parmi nous, même chez beaucoup d'incroyants, tant de consciences droites et probes jusqu'au scrupule, tant de cœurs charitables et tout de suite émus par la souffrance humaine.

Parfois, sans doute, quand la foule circule devant eux, un murmure sinistre monte vers les clochers. Qu'ont osé dire ces passants ? Que l'honneur est un mot vide de sens, la pudeur une ignorance, le respect une bassesse, qu'on a le droit de prendre l'or du riche, de s'accoupler comme les bêtes ?

Mais, à leur pied dans le cimetière, les clochers sont entourés par les tombes des aïeux. Là, respirent beaucoup de braves gens pour qui le bien d'autrui était sacré, de chastes et fidèles épouses, des familles entières où le père et la mère furent respectés, où tous étaient unis et s'aimaient.

Dans l'atmosphère du pays flotte toujours l'âme éparse de ces chrétiens qui ont vécu tout simplement selon le catéchisme ; la masse du peuple respire encore cet air salubre et les clochers comparent les odieuses paroles qu'ils viennent d'entendre aux mauvaises graines que le caprice du vent sème dans les sculptures et dans les lézardes de leur architecture romane ou gothique. Elles

poussent là, les pariétaires, donnent leur fleur éphémère et chétive et meurent sans avoir seulement fait tomber une seule de ces pierres jointes depuis huit ou neuf cents ans.

Ainsi périront les germes d'athéisme et de sauvagerie qui sont dans l'air, pensent les vieux clochers. Ils ont de l'expérience, ils ont naguère subi les pires orages. Les tours de cette illustre basilique ont vu, sous la Terreur, accourir les bandes de déguenillés brandissant des piques et coiffés de bonnets rouges, qui venaient danser la « carmagnole » autour de l'autel où triomphait une fille d'Opéra déguisée en déesse de la Raison ; et ce pauvre toit campagnard, veuf de sa cloche, dont l'airain contribua à la fonte de quelque canon, n'a longtemps abrité qu'un lieu profané où l'on engrangeait les tas de betteraves et les sacs d'avoine.

Ils ne s'émeuvent donc pas les bons clochers, les vieux sages, quand tant de voix furieuses annoncent devant eux le prochain triomphe de l'union libre et de la reprise individuelle, c'est-à-dire, du pillage et de la bestialité, et hurlent l'immonde refrain : « Le Christ à la voirie ! »

A la fin de l'avant-dernier siècle, leurs hirondelles se sont étonnées, pendant plusieurs printemps, de ne plus entendre le tintement des Angelus. Cependant leurs cloches, ainsi que les fidèles oiseaux, ont fini par revenir d'exil. Ils s'en souviennent et, malgré la démeure du temps présent, ils ont confiance dans l'avenir.

Ils sont pourtant bien dégradés, presque tous. L'humidité les rongé, la chaleur les effrite. Mais la pensée religieuse qui émane de leurs ruines est mille fois plus durable

Feuilleton du *Pays du dimanche* 1<sup>er</sup>

### L'invisible aimée

par Jean BERTOT

I

Ce fut avec une véritable stupéfaction que Paris apprit un beau matin la disparition de Daniel Morsans.

Oui, Daniel Morsans, le jeune et ardent compositeur, le maître déjà illustre à trente ans, dont le nom et l'éclatante gloire rayonnaient dans l'Europe entière, le musicien de génie en qui tous, et les plus envieux même, s'accordaient à saluer la renaissance et l'avenir de l'école française, Daniel Morsans était devenu tout à coup introuvable. Pendant tout l'hiver, l'Opéra-Comique avait joué les trois chefs-d'œuvre qu'il lui avait donnés

durant les dernières années écoulées, et dont le plus beau, cette magnifique *Pompeïa*, faisait chaque soir, depuis deux cent-cinquante représentations, plus que le maximum. L'Opéra jouait, devant des salles enthousiastes, l'éblouissante *Fin de Babylone*, cet ouvrage d'où était sortie une nouvelle et inattendue formule d'art, — ou encore l'idéalement poétique ballet des *Dryades*. Chaque dimanche des foules en délire forçaient les portes du Cirque où le maestro entraînait à la victoire, du bout de son bâton d'ébène, des masses orchestrales idolâtres, elles aussi, de leur jeune chef.

Un été passa. Et vers le mois de septembre, au moment où Paris commence à rentrer à Paris, le bruit courut que Daniel Morsans ne reprendrait pas ses concerts du dimanche.

Les reporters musicaux allèrent aux in-

formations. On interviewa l'administration des concerts.

La nouvelle était vraie. Daniel avait fait au mois de juin une courte apparition à la direction. Il avait donné l'ordre de licencier tous ses musiciens, en leur remettant à chacun une indemnité princière, dont il avait compté le montant à son homme de confiance. Il avait réglé toutes les questions, à la satisfaction des intéressés, et s'était refusé à toute explication, disant qu'il allait partir pour un assez long voyage et qu'il tenait à ne laisser derrière lui aucune cause de soucis.

On avait remarqué qu'il paraissait préoccupé et absorbé.

Les journaux jasèrent beaucoup là dessus. C'était, du reste, la morte saison pour les nouvelles et on était un peu aux abois. C'en était une à sensation que celle-là. Elle devint d'autant plus palpitante qu'on apprit bientôt,